

Revue de Presse LES EGARES

A la carte



Télérama

Théâtre

Divagations métaphysiques

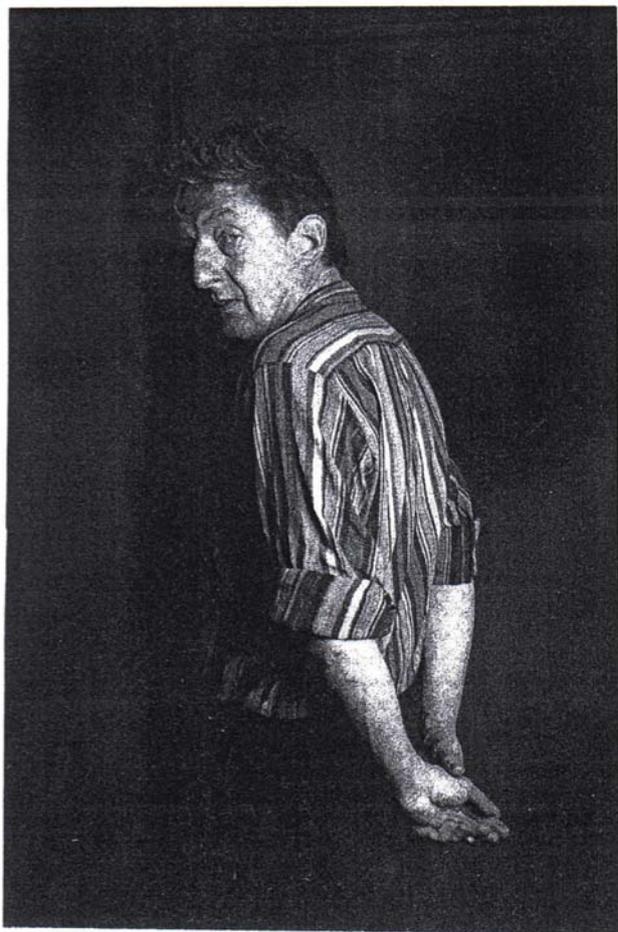
Pierre Meunier s'empare de textes écrits en hôpital psychiatrique pour bâtir un spectacle poétique et troublant. Une fois de plus.

A chaque spectacle de Pierre Meunier ou presque, quelques personnes du public lâchent en cours de route. *Les Egarés*, dernière création indescriptible du metteur en scène, en ont perdu quelques-unes lors des premières représentations au Théâtre national de Toulouse. D'abord, on ne savait pas trop ce qui allait commencer, et quand on pourrait considérer que ça aurait "commencé". Il y avait sur scène un fatras d'échafaudages ; cinq êtres à l'air vacillant et erratique ; un type pas bien à l'aise qui tentait de trouver une matière non ignifugée à enflammer ; la voix off du metteur en scène qui pressait son monde : "On pourrait peut-être voir quelque chose !" Sur le programme, on avait pu lire que des "égarés" étaient entrés dans la vie de Pierre Meunier après une représentation, à Montluçon, du premier spectacle dont il était l'auteur : *L'Homme de plein vent*, ou l'histoire d'un personnage en lutte contre la pesanteur.

Une bande de gars au premier rang s'étaient mis à témoigner de ce qu'ils venaient de vivre. "Quelque chose de très ressenti, immédiat, poétique, sidérant, limpide", et néanmoins sans queue ni tête. Comme l'imaginaire de Meunier. Les gars venaient d'un hôpital psychiatrique à vingt-cinq kilomètres de là. Une infirmière avait entrepris de les réunir dans un atelier d'écriture, envers et contre l'institution. Plus tard, elle a lancé un appel à metteur en scène. Sans réfléchir, Pierre Meunier y est allé. "Trois ans de rencontres dans une salle télé peu hospitalière" pour mettre leurs textes en espace. "J'ai voulu rendre compte de ce que j'avais pu éprouver à leur contact. Je voulais faire entendre leurs textes, pleins d'inattendu, de richesse humaine et d'une sourde colère contre la pression normalisante qui avance masquée sur tous les fronts, celui du théâtre compris." *Les Egarés* parlent de ça, par la voix de comédiens mis en déséquilibre. De "cette sommation répétée de mille manières, cette injonction de ressembler, face aux autres, à quelque chose de reconnaissable, facilement identifiable". Grand bonhomme au physique un peu paradoxal, crinière rousse et traits d'oiseau posés sur une carrure pas tout à fait massive mais presque, Pierre Meunier, 50 ans cette année, parle lentement, sans apprêt ni volubilité intempestive,

"Les Egarés", mis en scène par Pierre Meunier (ci-dessous), expriment à la fois la richesse humaine et la colère contre la normalisation.

Le sourcil éternellement froncé. Il s'est vite révélé que l'endroit où il réussirait à exister face aux autres se trouverait sous la lumière. Au lycée, il s'essaya au théâtre. *"J'éprouvais une jubilation très forte à me permettre sur le plateau – zone protégée par convention – d'exprimer des choses que j'étais incapable de montrer."* Il évoque une timidité malade adolescente, la scène comme une issue heureuse à ses difficultés d'être. Trop jeune pour entrer au conservatoire, il s'inscrit en école de cirque, fait ses armes auprès de Pierre Etaix et d'Annie Fratellini. Trois ans de vie en camion, caravane et chapiteau, et la naissance d'une propension à la contemplation active : *"En tournée, on démontait dans la foulée. Peu à peu, le silence tombait sur la ville, la toile se baissait, et redégageait un espace où, trois heures avant, la foule riait encore... J'étais souvent allongé sur une remorque au moment où les mâts descendaient, avec le treuil qui couinait..."*



En 1978, à l'heure où le commun des babas s'exile à Katmandou, il part avec sonoureuse de l'époque et deux chevaux, *"aux portes de chez nous"*. Un tour de France en sept mois sur les *"chemins oubliés"*, temps de sensation et d'errance, avant de rejoindre une équipe de cirque puis les ateliers théâtre d'Emilie Letendre à la Cité internationale. Tête dans la dramaturgie et mains dans le cambouis, Pierre Meunier monte, pour vivre, une boîte de location de chapiteaux. Suivent un moment aux côtés de Caubère, un passage chez Zingaro, une échappée aux côtés d'Igor pour fonder la Volière Dromesko. C'est là que naît Léopold von Fliegenstein, personnage en quête de hauteur, qu'il reconvoquera avec sa propre compagnie, La Belle Meunière, après avoir joué dans la cour des Mathias Langhoff et autre François Tanguy. En 1996, Léopold réapparaît donc dans un ancien carreau de mine désaffecté, en Lorraine, au milieu des machines et des tôles battant la nuit, où Meunier habite un temps et invente, avec son complice Hervé Pierre, *L'Homme de plein vent*, première de ses rêveries devenue spectacle. *"On a cuisiné sur le plateau, à partir d'un fatras de textes et de masses de fer."* Les deux hommes rencontrent des chercheurs en cosmologie, se penchent sur les questions de gravitation... *"Léopold voulait rivaliser avec les oiseaux ; il fallait s'attaquer à ce qui entravait le vol. Jongler avec des boulets en fonte, multiplier les tentatives de soulèvement. Je suis convaincu que les actions physiques sont des métaphores pour l'esprit. Et que l'esprit – de plomb – peut être contaminé par un désir de légèreté."*

Depuis, Pierre Meunier manipule de l'impalpable en triturant de la matière sur scène, à coups de divagations physiques et métaphysiques, hypnotiques et humoristiques. Il y a eu *Le Chant du ressort*, en 1998, où il étudiait, avec Isabelle Tanguy, ces spires de métal qui, lorsqu'une traction s'exerce, n'aspirent qu'à reprendre leur forme initiale (*"Entre la chute et l'élévation le ressort ne tranche pas"*). Puis *Le Tas*, en 2002, où le comédien Jean-Louis Coulloc'h et lui-même jouaient avec des amas de cailloux tombés d'une bâche translucide violemment lacérée par leurs soins. Réflexion sur le sommet, la base, l'écroulement, qu'il poursuivra au travers de courts métrages, d'un futur long métrage et d'une conférence fantasmagorique baptisée *"Au milieu du désordre"* (*"Un homme qui tombe s'est-il trompé de sens ?"*). Sa parole politique, il la porte par le biais de constructions oniriques.

"On ne peut pas se contenter de lever le poing et de dire : c'est dégueulasse, la normalisation. On s'en fout que Pierre Meunier pense ça. Le théâtre n'est pas fait pour afficher ses opinions, mais pour créer poétiquement un questionnement. Et percevoir une dimension poétique, c'est déjà un acte politique immense." **Cathy Blisson**

"Les Egarés", création collective menée par Pierre Meunier, jusqu'au 1^{er} juil., du mar. au sam. 21h, dim. 17h, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e, 01-43-57-42-14. (13-22 €).

13/19 JUIN 07

Le Monde

Epreuve de vie sur une scène en chantier

« Les égarés », création collective à la Bastille.

L'odeur de tissu brûlé empeste le Théâtre de la Bastille, à Paris, pendant presque toute la durée du spectacle. Les Egarés, un projet de Pierre Meunier qui met le feu aux fringues des acteurs à défaut de faire flamber le rideau. Ce geste incendiaire signe le parti pris artistique de cette création collective : transformer le plateau en petit bois pour faire du théâtre un chantier en construction.

Ils sont six personnages dépenaillés, ébahis, tout de guingois, qui tentent de faire croire qu'ils montent un spectacle, un vrai, avec des changements de décors, de la musique et même un metteur en scène planqué qui se contente de gueuler des indications. Et alors? Et alors ? Les échafaudages s'effondrent, le micro ne marche pas, l'acteur principal se fiche des Cotons-Tiges dans les oreilles et puis, il est temps d'aller avaler un casse-dalle.

Rien ne va plus, rien ne va droit chez Les Egarés, qui avancent avec la lampe de mineur au front dans ce labyrinthe qu'est une pièce en train de s'imaginer. Ils se battent avec eux-mêmes mais aussi avec les éléments scéniques qui leur échappent. Peu importe, il faut occuper le terrain, travailler au corps le plateau. D'irruption sauvage en pochette-surprise, l'art du « n'importe quoi » prend ici une évidence dramaturgique même s'il bascule parfois dans la gratuité. Un risque assumé dont les dégâts restent limités.

Inspirés par une rencontre de Pierre Meunier avec des patients de l'hôpital psychiatrique d'Ainay-le-Château (Allier). Les Egarés transforment le théâtre en épreuve de vie. Le jeu devient geste utile et la scène, un tamis magique qui fait rutiler la moindre apparition. L'artisanat du plateau devient palpable, avec ses cordes, ses poulies, son chaos qui fait sens, son étroit cousinage entre le ratage et la réussite.

Sa folie intime aussi se dévoile, celle qui pousse les comédiens à se saisir de n'importe quel costume pour voir ce qui va se passer. Forcenés, désastreux, merveilleux aussi, Les Egarés tentent une redéfinition de la beauté à l'aune de l'acharnement de chacun à survivre. Citons tous les comédiens de cette saga désaxée: Jean-Louis Coulloc'h, Frédéric Kunze, Valérie Larroque, Pierre Meunier, François Tizon, Isabelle Védie.

Rosita Boisseau

L'Humanité

Haut, bas, fragile

Pierre Meunier présente au Théâtre de la Bastille des Egarés qui nous ressemblent.

Ca s'agite beaucoup sur le plateau. Des hommes et des femmes s'affairent au milieu d'un capharnaüm indescriptible. Devant sa minuscule console, l'ingénieur du son, installé à jardin, fait ce qu'il peut tandis que le régisseur, lampe frontale vissée sur le front, interroge le metteur en scène, installé en cabine derrière le public, guettant des consignes balancées de façon incongrue. Puis un grand rideau se déploie masquant tout sauf l'avant-scène qui se transforme en un espace d'entracte de music-hall. Un homme déplace un escabeau, craque des allumettes jusqu'à ce qu'il prenne feu. Le grand incendie. Un mannequin en morceau fait d'étranges apparitions.

Une révolution en marche.

Un bras, une jambe puis une tête, brandie au bout d'une pique comme au temps de la Révolution française. N'entend-on pas d'ailleurs une musique de château ? Une femme-crapaud avance serrant entre ses bras les membres du mannequin puis, parvenue au milieu de la scène, se redresse et se métamorphose en chanteuse chinoise, improvise un karaoké sur fond de chinoiseries vocales. Révolution culturelle ? Plus tard, alors que le rideau se sera effondré dans un grand fracas, on assiste, médusés, à un ballet aérien d'échafaudages suspendus à un fil tandis qu'une énorme emboutisseuse impulse une cadence assourdissante. Deux jeunes femmes assises sur un banc, robes virginales, rient longtemps tandis qu'un ventilateur souffle sur leur voile qui s'élève dans les airs. On pense aux Demoiselles de Rochefort ...

Une critique de la normativité.

Ils sont **les Égarés**, des hommes et des femmes qui marchent à contresens, avançant à tâtons, se heurtant à des murs invisibles, se regardant dans des miroirs qui ne renvoient rien, comme s'ils n'avaient pas vu ou suivi les indications fléchées d'une société où chaque geste est normalisé, formaté. Théâtre d'images, ici, les tableaux ne se succèdent pas mais s'interrompent brusquement, laissant un goût d'inachevé qui vient troubler notre tranquillité de spectateur. Quelques phrases sont prononcées qui participent de l'instabilité générale de la geste théâtrale. Confronté aux mots, chacun est libre de son interprétation, libre de donner ou pas un sens. Pierre Meunier, le metteur en scène, brouille systématiquement les pistes, casse le rythme là où il aurait pu miser sur la succession et joue le contretemps dans une expérimentation des corps poussés dans leur retranchement. Les acteurs (Jean-Louis Coulloc'h, Frédéric Kunze, Valérie Larroque, François Tizon, Isabelle Védie) sont mis à rude épreuve, sans cesse éprouvés par un engagement physique qui laisse admiratif. Leur jeu quasi animal, brut de décoffrage, participe de ce ballet des corps et des âmes en peine. Pierre Meunier évoque la fragilité pour dire la brutalité d'un monde voué à la performance, où la technicité l'emporte sur l'humanité. Sans le savoir, ces Égarés font corps entre eux et avec la matière. Leur désordre intérieur ne peut nous laisser indifférents. Ils sont l'antithèse de l'Idéologie vouée à la réussite et au culte du soi. Voilà une pièce qui suscite la réflexion.

Marie-José Sira

Danse avec l'abîme

NICOLAS ROMÉAS

C'est une rencontre, dit-il, une vraie rencontre, avec des gars qui se sont mis à parler avec une spontanéité pure... » Des gens de l'hôpital psychiatrique d'Ainay-le-Château, rencontrés lors d'un échange après *L'Homme de plein vent*. « Et l'une de leurs infirmières, musicothérapeute, a ensuite appelé le CDN des Fédérés à Montluçon pour que quelqu'un vienne faire du théâtre avec ce groupe. [...] J'y suis allé, ça a duré trois ans et nous avons fait deux spectacles. Pour *Les Égarés*, nous avons travaillé à partir des textes qu'ils avaient écrits : des poèmes, des témoignages, des récits. »

« Ce qui s'est passé à Ainay, dit-il encore, a mis du temps à me traverser, mais maintenant j'ai envie de faire entendre ce que ces hommes peuvent nous apporter à travers ce qu'ils m'ont apporté. »

Pierre Meunier, artiste, passeur donc d'un monde à l'autre, campé à la frontière ténue qui nous sépare des gouffres, homme de théâtre dont le dialecte joute la langue d'Henri Michaux, rencontre ceux de l'autre côté, dont la faille est visible.

« Exister debout », écrit-il. Le spéléologue creuse au cœur de la question du théâtre, question aujourd'hui tremblante, vacillante, ne sachant de quel côté elle tombera, vers le spectacle ou l'échange.

S'il est possible, encore.

Écartelée entre un métier qui repose sur un très vieux consensus et une époque où l'on ne sait si la destruction de l'ancien portera le renouvellement ou la mort.

Le spéléologue n'y va pas de main morte. Creuser vers le centre, le noyau où grondent des interrogations telluriques qui font sinistrement

craquer la façade d'un monde où le décor ne masque plus l'ombre des gouffres. Se frotter à ce que l'on appelle « folie », sans la craindre. Comprendre que ce que l'on appelle théâtre n'est autre qu'une tentative de répondre à ce besoin originel et absolu de l'être humain : exister, debout, dans la communauté des hommes, sans nier la faille. Comprendre la difficulté initiale qui peut nous pousser à devenir artiste, de théâtre par exemple. S'efforçant de construire avec les nobles moyens du bord : le corps, les mots, la présence de l'autre, la maladresse qui révèle ce qu'efface la virtuosité. Échafauder l'utopique véhicule, bricoler de bric et de broc l'éphémère embarcation pour déchiffrer ensemble l'inconnu, embrasser un peu de cet horizon. Virtuose de la maladresse, c'est ce qu'il faut être.

C'est un homme et c'est une équipe. Leur sensibilité est criante, mais ils ne font pas dans la dentelle. Ils y vont, ils cherchent sans avoir peur de se salir, de creuser la terre à mains nues, ils cherchent à fabriquer un théâtre de sens, un théâtre qui n'oublie aucune difficulté,

JRE
ES RECOLLETS
1 RUE DU FAUBOURG ST MARTIN
PARIS

I 40 35 00 98

(Trimestriel)
FC -0012581398-



COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC



JEAN-LOUIS COULLOC'H DANS *LES ÉGARÉS*, MISE EN SCÈNE PIERRE MEUNIER, 2007

les siennes propres, celles de sa fabrication, celles du comédien qui voudrait être bien plus que sincère, celles qui naissent de la confrontation de la collectivité d'artistes à celle de leurs contemporains.

Celles, comme Jean-Louis Coulloc'h, d'incroyables ouvriers du symbole, magnifiques moines-comédiens pour qui ce travail est celui de leur vie, qui sont sous nos yeux les témoins d'une humanité qui cherche à se construire, qui font du théâtre dans leur époque.

Une époque où ce qui constitue l'humain, c'est-à-dire sa faille et sa capacité à travailler à partir d'elle avec les outils du symbole – et c'est pourquoi les artistes en sont des témoins essentiels –, est très dangereusement négligé.

Une époque où ces témoins essentiels subissent la volonté d'éradication de marchands dont le commerce se passe de l'humain et qui se satisferaient fort bien de pantins lobotomisés.

Une époque où d'autres se distraient sur le pont du *Titanic*.

Dans une telle époque il y a ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils traversent et il y a les artistes, ceux qui ont compris et le font, y vont,

travaillent dans ces lisières avec ceux que notre civilisation a relégués, là où la faille ne peut être ignorée. Être un artiste, aujourd'hui, ça ne peut pas être autre chose.

« Il faut, dit Pierre Meunier, interroger la norme du théâtre. Faire sentir à chacun dans le public qu'il compose une masse qui peut terroriser l'autre, ou alors lui faire franchir le cap de dire quelque chose. » « Ici, dit-il encore, le rapport frontal est juste, il pose le bloc du plus grand nombre contre ces quelques autres qui essaient d'exister face à eux. »

Cette étape peut-elle être suivie d'une autre ? Est-elle posée comme une étape ? Il me semble, à moi, que c'est un moment, une avancée vers une relation autre que celle imposée par la « frontalité », vers un retour contemporain à l'essentiel, qui réclame beaucoup d'invention.

Quand bien même cette frontalité exprimerait quelque chose de la relation de la masse à la minorité déviante, cela implique-t-il qu'elle soit la forme la plus adéquate pour

vivre cet échange entre les *uns* et les *autres* ?

Nous sommes au théâtre, sur la scène il y a des comédiens : le rapport de force est *joué*. Peut-il aussi être mis en dialogue ?

C'est la question que je me pose devant ce travail absolument contemporain, égaré dans une époque égarée, qui frôle avec beauté le basculement jusqu'au vertige.

Ce travail qui s'approche au plus près de la chute. Et touche ainsi à l'expression la plus juste de nos contradictions. ▲

Les Égarés a été présenté, entre autres, au Centre dramatique national d'Orléans en mars 2007 et au Théâtre de la Bastille du 31 mai au 1^{er} juillet 2007. Pierre Meunier est l'auteur et l'interprète de *L'Homme de plein vent*, du *Chant du ressort*, du *Tas* et d'*Au milieu du désordre*.

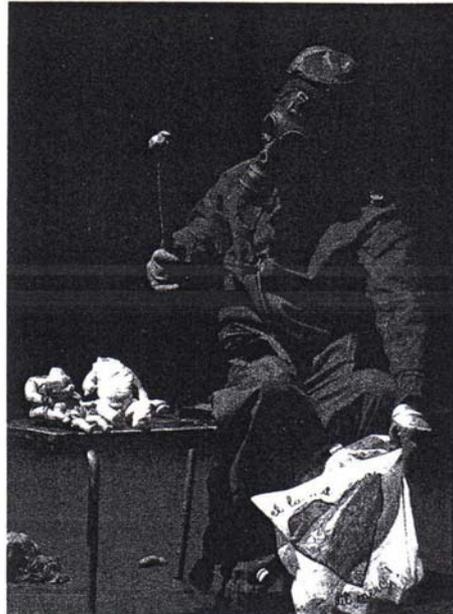
SCÈNES

Les Egarés Un projet de Pierre Meunier
 Jusqu'au 1^{er} juillet au Théâtre de la Bastille, tél. 01.43.57.42.14.
 www.theatre-bastille.com

Pierre Meunier reprend une expérience qu'il avait menée avec les patients d'un hôpital psychiatrique, et la prolonge de manière stupéfiante avec une troupe d'acteurs complices.

"Embedded", voilà un peu à quoi ressemble le parcours du spectateur dans *Les Egarés* de Pierre Meunier. Un axiome déjà à l'œuvre chez Philippe Quesne (*D'après nature*) ou Joris Lacoste (*Purgatoire*) récemment. Tous ces spectacles se présentent comme des tentatives, forcément échouées, de représentations qui butent sur une tonne d'obstacles pratiques ou conceptuels. Et, parlant de l'impossible ou difficile mise en œuvre d'un spectacle, ils nous parlent en écho de l'effarante déperdition de soi dans le monde des hommes. D'élaboration et de fabrication collective, *Les Egarés* est le memento (marque destinée à se rappeler le souvenir de quelque chose) de l'expérience menée par Pierre Meunier voici quelques années avec des patients de l'hôpital psychiatrique d'Ainay-le-Château. Avec eux, il fit alors deux spectacles. Aujourd'hui, avec sa troupe d'acteurs complices, il reprend l'ouvrage et nous interpelle : *"Je me suis senti humainement proche d'eux, à des endroits en moi que je connais, des seuils... Il ne faudrait parfois pas grand-chose pour basculer de leur côté. On en est tous là."* De stupéfaction, *Les Egarés* nous arrache d'abord des rires inextinguibles - du fou au clown, la tangente est tracée - puis nous cloue sur nos sièges par la puissance de feu des scènes finales. De stupéfaction, *Les Egarés* nous tend un miroir magique où fantaisies et frayeurs se dégagent de l'enclume de la norme pour exister et prendre forme. De l'inaugurale mise à feu de sa veste, et d'une échelle, par un homme taciturne à la danse d'une Salomé chinoise jouant avec les membres et la tête d'un buste de carton-pâte, on reste quand même longtemps devant le rideau baissé, derrière

lequel s'agitent des interprètes morigénés par une voix venue de la régie : *"Ça fait rien pendant longtemps là ! Y a trop de possibilités ?"* Mais quand ça se lève, quelle tempête ! On voit des poulies faire danser des échafaudages de fer, un marteau-pilon lobotomiser des poupées de plastique, pour finir sur l'incroyable mano a mano de Jean-Louis Couloc'h avec une souche d'arbre de trois cents kilos, monstre magnifique qu'ils sont allés déterrer dans une forêt. Déterrante du même coup des images qui nous éveillent au rêve. Pierre Meunier : *"Attraction du fossé/humide berceau/où le rai clair du jour surprend le dormeur épuisé."* Un sublime égarement. **Fabienne Arvers**



THEATRE ON LINE

Une fulgurance théâtrale surgie des marges.

Nous les avons peut-être vus quelque part, dans le métro, dans la rue, dans un hôpital, sans jamais les observer vraiment. En tout cas, ces êtres dans les marges, ces égarés qui peinent à tenir debout car ils ne sont pas soutenus par les certitudes des modèles sociaux, ne nous sont pas tout à fait étrangers. Mais nous ne nous sommes jamais assez attardés sur eux pour percevoir ce que leur laborieux « être là », démunis des conventions dans lesquelles nous nous enveloppons, peut nous raconter sur notre rapport au monde. D'une expérience de travail avec des patients de l'hôpital psychiatrique de Ainay-le-Château, Pierre Meunier a retenu de fortes intuitions qu'il explore scéniquement avec cinq acteurs tout simplement épatants, pour fabriquer un spectacle confondant d'intelligence, profond, risqué, drôle et puissant. Une perle théâtrale comme il y en a peu, à voir absolument !

Ils sont déjà là quand on entre dans la salle. Leurs habits sont normaux, mais leur allure est bizarre. Ils martèlent, ils visent, ils font du bruit, ils triment des objets, déplacent des échafaudages, hissent des poulies, ils ont l'air de fabriquer quelque chose dans l'ambiance chaotique mais consciencieuse d'un atelier. Ils donnent à la scène, peu à peu, une physionomie, incertaine. Puis ils installent provisoirement un rideau de théâtre à l'avant scène qui cachera tout, y compris les comédiens, et l'on attend, comme si quelque chose allait enfin commencer. Mais c'est déjà bien commencé.

Inutile de décrire ce qui se passera ensuite, l'effroyable marteau-pilon, la danse d'échafaudages, l'affolement, soudain poétique, ou drôle, ou sombre, la tentative soigneusement ratée de faire un spectacle, d'accomplir quelque chose, le feu, le combat de l'homme nu contre des forces primitives, telluriques, intérieures... Cela ne se comprendrait pas sans ces acteurs-là devant nous. Leurs actes ne signifient pas, ne représentent pas, ils ne sont pas là à la place d'une autre chose. Ils sont simplement là, provoquant le sens, et c'est puissant. Et comme une ritournelle, la présence des acteurs, laborieuse mais massive, incontournable. Notre présence les gêne, et en même temps, ils savent qu'ils font ça pour nous.

A l'origine, il y a le travail que Pierre Meunier a mené pendant trois ans avec quelques patients de l'hôpital psychiatrique d'Ainay-le-Château. Quelque chose de leur tenace désir de liberté, de leur nécessité de se tenir debout et de s'exprimer devant les autres malgré leurs handicaps, malgré les médicaments, malgré l'institution qui les voulait encadrés et normalisés, a distillé dans la sensibilité du metteur en scène des intuitions perçantes sur l'être dans le monde. Avec ses cinq acteurs et les équipes artistique et technique, il a trouvé les moyens scéniques de les rendre palpables, quoiqu'insaisissables, pour le spectateur.

Comme dans le théâtre de la cruauté dont rêvait Antonin Artaud, le spectacle proposé par Pierre Meunier recherche un langage scénique qui, plutôt que d'exprimer des pensées par le discours, fait penser. Il s'appuie sur la présence scénique singulière, rare, des comédiens : le formidable Jean-Louis Coulloc'h (cela fera peut-être forte impression aux fans du film *Lady Chatterly*), Frédéric Kunze, Valérie Larroque, François Tizon, Isabelle Védie et Pierre Meunier lui-même qui, depuis la régie, assume cette paradoxale voix des metteurs en scène, à la fois contraignante et libératrice.

Amenée par quelques poèmes et extraits de textes, la parole des égarés arrive sur scène comme une émanation et comme une preuve de leur être. Les mots n'exigent aucune suprématie. Le spectacle ne tombe pas dans l'autoréférentialité ni dans aucun des autres pièges des esthétiques post-dramatiques, où il se place pourtant. Le geste contemporain est ici authentique, juste, lucide. C'est fragile, cela pourrait s'écrouler, mais cela ne s'écroule pas, cela tient debout laborieusement mais tenacement, comme les égarés. Le plus difficile, dit Meunier, est de « savoir s'égarer au bon endroit ».

A force, nous nous égarons nous-mêmes. Joyeusement. Le théâtre a déplacé notre rapport avec le monde. On voudrait applaudir les comédiens toute la nuit, mais on se retient, de peur de briser cette magie fragile et puissante qu'ils ont installée sur scène.

Photo : © Jean-Pierre Estournet.